

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

De la sédition dont il a été question précédemment; du jeûne, et de cette parole de l'Apôtre :
«Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur.» (Phil 4,4)¹

1. J'ai été frappé de la joie qui brillait sur le visage de plusieurs d'entre vous. Nous avons vaincu, se disaient-ils les uns aux autres; nous l'avons emporté : voilà déjà la moitié du jeûne passée. Ces fidèles, je ne les dissuaderai pas de se réjouir, mais non parce qu'ils ont accompli la moitié du jeûne. Qu'ils examinent plutôt s'ils sont venus à bout de la moitié de leurs péchés; et dans ce cas, qu'ils se réjouissent. Ce qui forme un juste sujet de plaisir, ce que nous nous proposons, ce qui est le but de tout le reste, c'est la réforme de nos vices, c'est de ne pas sortir du jeûne tels que nous y sommes entrés; c'est d'en sortir purifiés, dépouillés de toute habitude mauvaise : alors nous célébrerons convenablement la plus auguste des solennités. Si nous n'obtenons pas ce résultat, loin de retirer de l'observation du carême un avantage quelconque, elle nous exposera à une plus grave condamnation. Ne vous réjouissez donc pas de ce que nous sommes arrivés au milieu du jeûne; il n'y a rien en cela de remarquable : cherchons plutôt une raison de nous réjouir dans la pratique des bonnes œuvres, afin que, ce saint temps une fois écouté, les fruits qu'il nous aura donnés brillent du même éclat.

L'utilité² de l'hiver se montre principalement après qu'il est passé : alors les moissons verdoyantes, les feuilles et les fruits, dont les arbres sont couverts, révèlent par leur simple aspect, les avantages que l'hiver a procurés à la nature. Qu'il en soit de la sorte en nous-mêmes. Durant le temps du jeûne, comme durant l'hiver, nous avons été favorisés de pluies fréquentes et abondantes, à savoir, d'une prédication non interrompue; nous avons reçu en nos cœurs la semence spirituelle, nous avons retranché les épines de la mollesse. A nous maintenant de persévérer et de conserver soigneusement ce que nous avons reçu : ainsi, le carême terminé, le fruit qui lui est propre paraîtra au grand jour, et les biens dont nous serons redevables au jeûne, nous feront penser avec plaisir au jeûne lui-même; et avec de pareilles dispositions, nous le saluerons sans peine à son nouvel avènement.

Il y a beaucoup de chrétiens, je ne l'ignore pas, assez pusillanimes pour s'inquiéter dès la première quarantaine de la quarantaine suivante. J'en ai entendu plusieurs disant qu'ils ne goûtaient pas de soulagement lorsque le jeûne, arrivé à sa fin, ne pesait plus sur eux, à cause de la perspective soucieuse de la suivante année. Dites-le-moi : est-il possible de porter la pusillanimité plus loin ? Quelle en est donc la raison ? C'est que l'époque du jeûne arrivée, au lieu de nous occuper sérieusement des dispositions de notre âme, nous le faisons consister uniquement dans l'abstinence de nourriture. Car si nous en retirions des avantages particuliers pour la réforme de nos mœurs, nous voudrions que chaque jour fût un jour de jeûne; nous en connaîtrions par expérience l'utilité précieuse, et comme la perspective du temps qui lui est consacré ne nous inspirerait aucune répugnance, nous le verrions approcher sans tristesse et sans anxiété.

Celui qui est dans une disposition d'esprit raisonnable, et qui songe avant tout à s'occuper de son âme, ne saurait être affligé par aucune des choses d'ici-bas, et il ne cessera pas de jouir d'une satisfaction sans mélange. Au reste, cette vérité vous l'avez entendue proclamée par saint Paul dans ces paroles qu'il vous adressait aujourd'hui : «Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur; je vous le répète, réjouissez-vous.» (Phil 4,4) Je sais bien que ceci paraît à plusieurs d'entre vous impossible. Comment, disent-ils, concevoir qu'un homme soit dans une joie continue ? Se réjouir n'est pas, il est vrai, chose difficile; mais il ne nous semble pas possible que la joie se soutienne sans interruption. Une foule de cas se présentent où nous ne saurions nous dérober à la tristesse. C'est la perte d'un fils, d'une épouse, d'un ami qui nous était plus cher qu'un parent, d'une somme d'argent considérable; c'est encore un concours fâcheux de circonstances, un outrage qui porte atteinte à notre considération et nous blesse profondément, la famine, la peste, une injustice intolérable, les affaires domestiques, et en un mot une infinité d'autres sujets de peines, soit publics, soit particuliers, auxquels nous

¹ Titre d'après Savilius : Homélie prononcée vers le milieu des jours consacrés aux jeûnes; de ce mot de l'Apôtre : «Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur.» De la sédition dont il a été question précédemment.

² Texte de Savilius et de quelques manuscrits : Même après que l'hiver est passé, on jouit des avantages qu'il procure; c'est alors surtout que ces avantages se manifestent.

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

sommes exposés et dont on ne saurait donner une énumération complète. Comment, après cela, serait-il possible, poursuivent-ils, de se réjouir en toute occasion ? Et pourtant, ô hommes, c'est une chose possible, et si elle ne l'était pas, Paul ne l'aurait pas conseillée; il ne nous y aurait pas exhortés, lui qui était rempli d'une sagesse toute spirituelle. Voilà pourquoi je vous ai toujours dit, et je ne cesserai jamais de vous dire que vous puiserez ici des enseignements et des leçons de sagesse que vous n'apprendrez à l'école d'aucun autre maître. La joie et le plaisir, tout le monde les désire; c'est le but de toutes nos actions, de toutes nos paroles et de toutes nos démarches. Si le marchand entreprend de nombreuses traversées, c'est pour amasser une grande fortune; mais s'il court après une grande fortune, c'est pour en jouir à son aise, dès qu'il l'aura ramassée. C'est encore pour le même but que le soldat endure les fatigues de la guerre, que le laboureur se livre aux travaux des champs, que chacun exerce l'art qu'il s'est choisi. Pourquoi ambitionne-t-on la puissance, sinon pour arriver à une sorte de gloire ? Pourquoi ambitionne-t-on cette gloire, sinon pour jouir ? Tel est, on s'en convaincra aisément, le terme vers lequel est dirigée chacune de nos actions : les yeux fixés sur ce but, nous cherchons tous de notre côté à l'atteindre par toute sorte de moyens.

Mais si tout le monde aspire au bonheur, tout le monde ne saurait également y parvenir : tout le monde n'en connaît pas la véritable route. Ainsi un grand nombre en voient la source dans les richesses. Dans ce cas, aucun des hommes qui possèdent une grande fortune ne connaîtrait la tristesse. Or bien des riches néanmoins regardent cette vie comme insoutenable; et c'est assez qu'ils soient frappés par l'adversité pour qu'ils invoquent mille morts, et qu'ils soient les plus malheureux des hommes. Ne jetez pas les yeux, je vous en prie, sur leurs tables somptueuses, sur les flatteurs et les parasites dont ils sont assiégés : considérez plutôt les outrages, les calomnies, les dangers, les angoisses, les misères dont ce luxe est infailliblement le berceau. Ce qui est encore plus déplorable, c'est que, atteints par les vicissitudes humaines sans y avoir été préparés, ils ne savent ni les envisager avec philosophie, ni les supporter avec courage. Aussi, loin d'apprécier les maux à leur exacte et juste mesure, regardent-ils comme intolérables des maux légers en réalité, tout au contraire des pauvres qui jugent légers des maux intolérables, parce qu'ils les ont souvent envisagés de près. Ce n'est pas tant, en effet, la nature des choses que les dispositions de l'âme, qui déterminent à nos yeux la grandeur ou la petitesse des maux auxquels nous sommes en butte. Pour ne pas employer à ce propos des exemples capables de me conduire trop loin, je m'appuierai sur les événements accomplis parmi nous. Voici que tous les pauvres sont à l'abri de toute catastrophe, que le peuple est affranchi du danger, et qu'ils jouissent d'une sécurité sans mélange. Mais ceux qui étaient à la tête des affaires publiques, ceux qui entretenaient de nombreux coursiers, qui donnaient des jeux, et qui étaient honorés de plusieurs autres distinctions publiques, ceux-là ont maintenant une prison pour séjour; ils craignent pour leur tête, ils vont seuls expier peut-être les crimes dont toute la ville s'est rendue coupable; ils vivent dans une anxiété continuelle, et ils sont dans la situation la plus misérable, moins à cause de la grandeur des périls auxquels ils sont exposés, qu'à cause de la mollesse où ils avaient vécu jusqu'ici. Quelques-uns d'entre eux que nous exhortions et que nous animions à supporter noblement l'adversité nous disaient : Hélas ! nous n'avons jamais réfléchi sur ces choses, et nous ne savons pas mettre en pratique cette sagesse. Aussi avons-nous besoin de consolations abondantes.

2. Il y a des hommes qui voient dans la santé le secret du bonheur; ce qui n'est pas. Bien des gens, en effet, doués d'une excellente santé ont souhaité mille fois mourir, dans l'impuissance où ils étaient de supporter les outrages qui leur étaient faits. Pour d'autres ce sont les douceurs de la gloire, les insignes de la puissance, la possession des charges politiques, les flatteries de la multitude, qui leur semblent devoir donner un bonheur sans mélange; et pourtant il n'en est rien. Je parle des fonctions publiques; mais notre pensée s'élèverait-elle jusqu'à l'autorité suprême, que nous trouverions celui qui en est investi assiégé par des soucis sans nombre, esclave de chagrins d'autant plus considérables que le fardeau de sa responsabilité est plus accablant. Pourquoi rappeler les guerres, les batailles, les révoltes des barbares ? Ne redoute-t-on pas souvent ceux-là mêmes qui vivent sous le même toit ? Bien des rois, après avoir échappé aux mains de leurs ennemis, n'ont pu échapper aux mains de leurs propres gardes. Les inévitables chagrins dont les princes se trouvent assaillis sont aussi nombreux que les flots de la mer.

Mais si la royauté est elle-même incapable de mettre la vie humaine à l'abri de la douleur, comment sera-t-il possible d'y réussir ? Aucune des choses de cette vie ne nous le permettra. Ce seul mot de Paul, cette parole si courte, si légère, nous fournira la clef de ce trésor. Il n'e-t pas besoin de plusieurs discours ni de longues démonstrations : pénétrons-nous

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

bien de cette simple sentence, et nous trouverons la voie qui conduit au bonheur. L'Apôtre ne s'est pas contenté de dire : «Réjouissez-vous sans cesse;» il a déterminé sur-le-champ la cause de cette joie continue en ajoutant : «Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur.» (Phil 4,4) Celui qui se réjouit dans le Seigneur ne verra jamais sa joie troublée par les accidents de cette vie. Toutes les choses qui nous excitent à nous réjouir sont sujettes aux changements, aux vicissitudes et à la ruine : outre ce vice, elles ont encore celui d'être insuffisantes, alors même que nous les conservons, à nous remplir d'un bonheur suffisant pour tenir à distance et refouler dans l'ombre la tristesse qui surviendrait d'autre part. Or la crainte de Dieu nous présente ces deux avantages; indépendamment de la solidité et de la stabilité qui la caractérisent, elle produit une joie si vive que nous devenons insensibles à tout sentiment de tristesse. Celui qui craint le Seigneur comme il convient, et qui a mis en lui sa confiance, possède les racines du bonheur et la source de toute joie désirable. De même qu'une petite étincelle tombant dans l'immense Océan est bientôt éteinte, de même tous les chagrins qui tombent dans l'âme où règne la crainte de Dieu, y perdent comme dans un vaste océan de bonheur leur ardeur funeste et s'y abîment sans retour. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, malgré la présence de choses propres à l'affliger, cette âme conserve toute sa joie. Si aucun sujet d'affliction ne se présentait, il ne lui serait pas malaisé de se maintenir dans ce calme continu; mais lorsqu'une foule de causes nous poussent vers le chagrin, se montrer supérieurs à ces atteintes, vivre heureux, quoique assaillis de causes d'affliction, voilà ce qui étonne et confond. Personne n'aurait été surpris que les trois jeunes Hébreux fussent restés sains et saufs, s'ils eussent été éloignés de la fournaise de Babylone : ce qui frappait d'effroi les oppresseurs, c'était qu'après avoir été si longtemps environnés de flammes, ils en fussent sortis aussi intacts que s'ils ne s'en étaient pas approchés. Une observation semblable peut être appliquée aux saints : s'ils n'étaient en butte à aucune épreuve, nous n'admirerions pas la joie continue qu'ils ont en partage; mais il y a vraiment de quoi frapper d'étonnement et de quoi défier l'esprit de l'homme, dans cette disposition d'âme qui les rend plus souriants au milieu des flots dont ils sont agités, que les personnes entourées d'un calme parfait.

Qu'il ne soit pas possible de trouver, hors des conditions énoncées, un homme en possession d'un bonheur sans mélange, nous venons de le montrer clairement. Que le fidèle ne puisse être privé de la joie continue qui est son partage, je m'efforcerai de vous le prouver d'une manière plus complète, non seulement pour vous instruire sur ce point, mais surtout pour que vous aspiriez à cette vie exempte d'inquiétudes.

Supposez un homme n'ayant rien à se reprocher à soi-même, animé d'une bonne conscience, soupirant après les biens à venir, attendant avec confiance la réalisation de ses magnifiques espérances : comment cet homme, je vous le demande, sera-t-il accessible à la tristesse ? La mort passe pour le plus horrible de tous les maux : eh bien, la perspective de la mort, bien loin de l'affliger, est au contraire pour lui un motif de se réjouir; car il voit que la présence de la mort le délivrera de ses épreuves, et qu'elle sera le suprême effort qui le mettra en possession des couronnes et des prix réservés aux athlètes de la piété et de la vertu. Ses enfants seront-ils victimes d'une mort prématurée ? il supportera noblement le coup, et il répétera les paroles de Job : «Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a enlevés : qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur, et que son nom soit béni dans tous les siècles !» (Job 1,21) Si la mort de ses enfants est incapable de le rendre malheureux, à plus forte raison, la perte de la fortune, les injures, les accusations, les calomnies ne s'élèveront-elles pas jusqu'à cette âme grande et généreuse. Il en sera de même de la douleur corporelle; on frappait les apôtres de verges, et les apôtres n'en éprouvaient aucun sentiment de tristesse. C'est là une chose vraiment remarquable; mais ce qui l'est encore bien davantage, c'est qu'au lieu d'en être attristés, ils trouvaient dans les supplices auxquels on les soumettait un nouveau sujet de joie, et qu'ils revenaient de l'assemblée devant laquelle ils avaient comparu, heureux d'avoir été jugés dignes de subir pour le nom du Christ quelque outrage.

Le chrétien dont nous parlons est-il donc en butte à l'outrage et aux mauvais traitements ? que lui importe ? le Christ lui a appris à se réjouir au milieu des injures. «Réjouissez-vous, disait-il, et tressaillez de joie, lorsqu'on tiendra contre vous, à cause de moi, toute sorte de propos méchants et mensongers : votre récompense sera grande dans les cieux.» (Mt 5,11-12) Ce même chrétien est atteint par la maladie ? mais ne connaît-il pas ce conseil et cette parole de l'Écriture : «Dans la maladie et dans la pauvreté, conservez toujours votre confiance en Dieu; car, de même que l'or est purifié par le feu, les hommes de bien sont purifiés au creuset de la tribulation.» (Ec 2,4-5) Puis donc que la mort, les pertes de la fortune, les maladies corporelles, les injures, les mauvais traitements, et autres choses

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

semblables, loin de réussir à le rendre malheureux, augmentent au contraire son bonheur, quelle raison aura-t-il jamais de s'abandonner à la tristesse ?

Mais quoi ! dira-t-on, est-ce que les saints ne souffraient pas? N'avez-vous pas entendu cette parole de Paul : «Une grande tristesse et une douleur incessante remplissent mon cœur ?» (Rom 9,2) – Et voilà ce qui est vraiment admirable, que la tristesse devienne pour lui un bénéfice et que la douleur aboutisse à la joie. De même que les verges l'inondaient de joie au milieu des souffrances, de même la tristesse qui le tourmentait lui préparait ses splendides couronnes. Voici encore une chose non moins surprenante : non seulement les inquiétudes, mais encore les joies du monde, ont les conséquences les plus déplorables; tandis que, dans l'ordre spirituel, c'est tout le contraire, et que non seulement la joie, mais aussi la tristesse nous obtient un précieux trésor. Comment cela ? Je m'explique : Un mondain se réjouira à la vue d'un ennemi dans l'infortune, et cette joie suspend sur sa tête un terrible châtement : un autre, au contraire, s'affligera à la vue de son frère tombé, et ce sentiment pénible attirera sur lui, de la part du Seigneur, une bienveillance particulière. Voyez-vous maintenant combien la tristesse selon Dieu l'emporte sur la joie selon le monde en excellence et en avantages ? C'est ainsi que Paul s'attristait sur ceux de ses frères qui étaient dans le péché et qui ne croyaient pas aux promesses divines; et c'est ainsi qu'une telle tristesse lui a valu une abondante récompense.

Pour m'expliquer avec encore plus de clarté et pour vous convaincre de la vérité de cette proposition, en apparence paradoxale, que les larmes soulagent souvent l'âme dans ses afflictions, et allègent la conscience du fardeau qui l'accable, ne voyez-vous pas des femmes qui, après avoir perdu leurs enfants chéris, seraient brisées et conduites au tombeau, si on les empêchait de se livrer aux larmes, aux gémissements et aux regrets; et qui s'étant abandonnées à toutes ces démonstrations de tristesse, y trouvent une sorte de soulagement et de consolation ? Serait-il d'ailleurs étonnant que les femmes nous offrent ce spectacle, quand nous voyons le Prophète nous l'offrir lui-même ? Aussi disait-il fréquemment : «Laissez-moi pleurer amèrement; ne m'empêchez pas de pleurer la ruine de la fille de mon peuple.» (Is 22,4) Les larmes et la tristesse sont donc plus d'une fois une source de consolations. Et s'il en est ainsi dans les choses de la terre, cela est surtout vrai dans les choses spirituelles. De là ce mot de l'Apôtre : «La tristesse selon Dieu a pour conséquence la pénitence, qui nous donne et nous assure le salut.» (II Cor 7,10) Cette pensée vous semble peut-être obscure, mais voici l'enseignement qui en ressort. : Si vous vous affligez au sujet des biens de la fortune, cela ne vous servira de rien; si vous vous affligez au sujet de la maladie, au lieu d'en retirer quelque avantage, vous ne ferez qu'augmenter le danger de votre état.

3. Combien en ai-je entendu s'accusant eux-mêmes après une expérience de ce genre, et s'écriant : Qu'ai-je gagné à me désoler ? je n'ai point recouvré ce que j'avais perdu, et je me sois causé à moi-même une peine nouvelle. Mais si le péché est le sujet de votre tristesse, en même temps que vous l'effacez, vous goûtez de profondes jouissances. Si vous pleurez sur vos frères tombés, en même temps que vous y puisiez vous-même de la consolation et de la force, vous gagnez vos frères; et ne leur fussiez-vous d'aucune utilité, vous n'en mériteriez pas moins une précieuse récompense. Et pour vous bien convaincre que les larmes répandues sur nos frères tombés, alors même qu'elles seraient sans résultat, nous enrichissent de mérites, écoutez ces paroles d'Ezéchiël, ou plutôt de Dieu même qui parlait par sa bouche. Il avait condamné Jérusalem à la destruction, il avait voué ses édifices et ses habitants au fer et au feu; cependant il dit à l'un de ses serviteurs : «Placez un signe sur la face des hommes qui pleurent et qui gémissent.»(Ez 9,4) Peu après il donne l'ordre fatal en disant : «Commencez par ceux qui me sont consacrés;» (ibid., 6) mais il avait dit auparavant : «Quant à ceux qui sont marqués d'un signe, ne les touchez pas.» (Ibid.) Pourquoi cela, dites-moi ? C'est que, malgré leur impuissance, ils gémissaient sur les crimes commis, et qu'ils les déploraient.

Ailleurs ce même Dieu adresse d'amers reproches aux Juifs qui, tout entiers à la volupté et aux plaisirs de la table, livrés à toute sorte d'excès, voyaient leurs concitoyens emmenés en captivité, sans prendre part à leur douleur et à leur tristesse; parce que, dit le Seigneur, «ils sont restés insensibles à la ruine de Joseph,» c'est-à-dire, de tout le peuple. (Amos 6,6) «Celle qui habite Amon, dit-il encore, n'est pas sortie pour pleurer sur la maison voisine de la sienne.» Quand même nos frères seraient justement frappés, le Seigneur veut que nous nous unissions à leur peine, et non que nous en fassions le sujet d'une joie insultante. Si moi qui châtie, semble-t-il nous dire, je ne trouve aucun plaisir dans ce châtement, si l'exercice de la vengeance ne me procure aucune volupté, car je ne veux pas d'une volonté véritable la mort du pécheur, (Ez 18,23) il vous faut de votre côté imiter votre maître, et gémir de ce que le pécheur me fournit la raison et l'occasion d'une juste vengeance.

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

Ainsi donc la tristesse selon Dieu est pour nous la source de grands avantages. Mais si les victimes sont plus heureuses que leurs bourreaux; si le fidèle est plus heureux malgré ses épreuves que l'infidèle au milieu de sa prospérité; si ceux qui pleurent sont plus heureux que ceux qui se réjouissent, d'où pourra nous venir la tribulation ? C'est pourquoi il ne faut déclarer personne heureux, sinon celui qui l'est selon Dieu. L'Écriture ne donne pas à d'autres cette qualification. «Bienheureux, dit-elle, l'homme qui ne fréquente pas la société des impies.» (Ps 1,1) «Bienheureux celui que vous-même, Seigneur, aurez instruit, et à qui vous aurez enseigné votre loi.» (Ps 93,12) «Bienheureux ceux qui sont irréprochables dans leurs voies.» (Ps 118,1) «Bienheureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance.» (Ps 2,13) «Bienheureux le peuple qui a pour maître son Dieu.» (Ps 32,12) «Bienheureux celui que ne condamne pas sa conscience.» (Ec 14,2) «Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur.» (Ps 111,1) «Bienheureux ceux qui pleurent, disait de son côté le Sauveur; bienheureux les humbles, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.» (Mt 5,3-10) Vous le voyez : nulle part la loi de Dieu n'attribue le bonheur à la richesse, à la noblesse, à la possession des honneurs; elle en fait l'apanage exclusif de la vertu.

En effet, le but que nous devons nous proposer en tout ce que nous avons à faire, c'est la crainte de Dieu. Si nous commençons par enfoncer la racine bien avant dans nos âmes, non seulement la prospérité, les honneurs, la puissance, les charges publiques, mais encore les injures, les calomnies, les outrages, les traitements ignominieux, les tortures, toutes choses en un mot, nous procureront des fruits de bonheur. Les racines des arbres sont amères, mais les fruits auxquels elles donnent naissance sont agréables : c'est ainsi que la tristesse selon Dieu nous pénètre des sentiments de la plus douce joie. Ils savent, tous ceux qui ont souvent prié avec abondance de larmes, quelles consolations en sont le fruit, quelle pureté y gagne la conscience, et avec quelle vivacité d'espérances on se relève,

Comme je ne cesse de vous le répéter, c'est moins de la nature des choses elles-mêmes que de notre esprit que résulte la tristesse ou la joie dont nous sommes remplis. Par conséquent, dès que nous aurons mis notre esprit dans les dispositions convenables, nous serons assurés d'une inaltérable joie. La principale cause du bon ou du mauvais état du corps ne consiste pas dans la nature de l'air, ni dans l'influence des agents extérieurs : elle consiste surtout dans la constitution du corps lui-même. Or telle est la condition de l'âme; condition plus énergiquement accusée, parce que le corps a ses lois auxquelles il est forcément soumis, tandis que l'âme dépend entièrement de sa volonté. Voilà pourquoi Paul, malgré des maux sans nombre, malgré les naufrages, les guerres, les persécutions, les embûches, les attaques des brigands, et une foule d'autres périls dont la parole ne saurait donner une complète énumération, voilà pourquoi, dis-je, Paul qui voyait tous les jours la mort de près, au lieu de se lamenter et de se plaindre, se réjouissait et se glorifiait hautement : «Maintenant, s'écriait-il, je me fais gloire de mes souffrances, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ.» (Col 1,24) «Nous nous glorifions, non seulement de ceci, disait-il ailleurs, mais encore de nos tribulations.» (Rom 5,3) Or se glorifier de la sorte, c'est le sentiment du bonheur à son plus haut degré.

4. Désirez-vous le bonheur ? ne recherchez ni la fortune, ni la santé du corps, ni la gloire, ni la puissance, ni les plaisirs, ni une table raffinée, ni des vêtements de soie, ni de riches campagnes, ni des maisons brillantes et somptueuses, ni rien de semblable. Embrassez la philosophie qui est selon Dieu, exercez-vous à la vertu; et aucune des choses, soit présentes, soit à venir, ne sera capable de vous affliger. Que dis-je, de vous affliger ? vous trouverez au contraire un sujet de joie dans les causes qui affligent le reste des hommes. Lorsque nous souffrons les fouets, la mort, la perte de nos biens, les accusations calomnieuses, les mauvais traitements pour notre Dieu, et que ces maux n'ont pas d'autre principe, ils remplissent notre âme d'un bonheur sans mesure. Nul n'aura le pouvoir de nous rendre malheureux, si nous ne faisons nous-mêmes notre malheur; et nul n'aura non plus le pouvoir de nous rendre heureux, si avec l'aide de la grâce divine, nous ne faisons nous-mêmes notre bonheur. Du reste, je veux vous prouver par les événements tout récemment accomplis au milieu de nous, et non par des événements anciens, que celui-là seul est heureux qui craint le Seigneur.

Quand notre patrie était menacée d'une ruine complète, aucun des habitants distingués par leur richesse, leur noblesse et leur rang, n'osa paraître en public; tous restèrent à l'écart et s'enfuirent. Mais les hommes qui craignaient Dieu, ceux qui passaient leur vie dans les monastères, ceux-là ne craignirent pas d'accourir, et ils éloignèrent par leur présence tout danger. Ils étaient si loin d'éprouver la moindre crainte et de considérer avec anxiété les maux

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

présents et ceux dont nous menaçait l'avenir, qu'ils n'hésitaient pas, quoique à l'abri de la catastrophe et n'ayant rien de commun avec nous, à se jeter spontanément au plus fort de l'incendie et à sauver leurs frères : et la mort que tous envisageaient avec horreur et effroi, ils l'envisagèrent avec intrépidité; et ils coururent au-devant d'elle avec plus de joie que le reste des hommes n'en éprouve à courir au-devant des charges et des honneurs. Ils savaient que c'était là une des charges et un des honneurs les plus glorieux; et par leur propre exemple ils montrèrent que celui-là seul est heureux qui a été initié à la philosophie d'en haut, que celui-là seul est à l'abri de toute vicissitude, au-dessus de toute adversité, qu'il jouit d'un repos parfait et qu'il peut défier tout ce qui ressemble à la tristesse.

Maintenant donc les personnes qui remplissaient les fonctions les plus élevées sont plongées dans la douleur; elles ont pour séjour une prison; elles sont chargées de fers; elles attendent tous les jours le trépas. Ces solitaires, au contraire, ont en partage le bonheur le plus pur, alors même qu'il leur arriverait de subir quelque désastre : les choses qui semblent effrayantes aux autres leur paraissent désirables, car ils connaissent et le but de leur course et la destinée qui, après cette vie, leur est réservée. Et néanmoins, bien qu'ils vivent dans cette sagesse et ces sentiments, bien qu'ils défient la mort, ils ne laissent pas de prendre part à la douleur d'autrui, retirant de cette compassion les fruits les plus salutaires.

Appliquons-nous donc aux soins que nécessite notre âme, et aucun malheur inattendu ne pourra nous affliger. Prions en outre le Seigneur pour nos frères prisonniers, afin qu'il les délivre des calamités dont ils sont menacés. Dieu pouvait, il est vrai, éloigner de nous toute sorte de danger et n'en laisser absolument aucune trace, mais de crainte que nous ne retomptions dans notre précédente indifférence, et pour nous maintenir dans les mêmes dispositions de piété, c'est insensiblement et peu à peu qu'il a voulu nous détourner de ce torrent de calamités. Que telle soit la vérité, et que plusieurs d'entre vous fussent retombés dans leur indifférence première, si le calme eût été parfaitement rétabli en un instant, je le prouve par cette considération-ci : Tout malheur n'est pas entièrement dissipé; nous ignorons encore quelle sera la sentence de l'empereur; les administrateurs de cette ville sont encore tous dans les fers : et cependant un grand nombre de nos concitoyens se rendent sur les bords du fleuve pour s'y baigner, et là ils se conduisent de la manière la plus inconvenante, trainant des femmes à leur suite, et se livrant à toutes sortes de danses, de folies et de dérèglements. Est-ce que vous estimerez ces gens-là dignes d'indulgence ou d'excuse ? Ne méritent-ils pas plutôt les peines et les châtiments les plus graves ? Les chefs de cette cité sont dans les cachots, les membres sont dans l'exil; le sort qui attend les uns et les autres est incertain; et vous, mon frère, vous ne songez qu'à danser, rire et vous divertir. – Nous ne pouvons absolument, me répondra-t-on, nous passer de bains. – Ô la réponse impudente ! ô la réponse méprisante et effrontée ! Depuis combien de mois, depuis combien d'années, s'il vous plaît, êtes-vous privé de bains ? Il n'y a pas encore vingt jours; et vous vous plaignez, et vous jetez les hauts cris comme si vous en aviez été privé l'année entière. Etaient-ce là vos dispositions, quand vous vous attendiez tous les jours à voir arriver les soldats, que vous attendiez tous les jours le trépas, quand vous cherchiez un refuge dans les déserts et que vous erriez sur la crête des montagnes ? Si l'on vous eût alors proposé de vous priver de bain durant toute l'année, à la condition d'être délivré des inquiétudes qui vous dévoraient, est-ce que vous n'auriez pas accepté la proposition avec empressement ? Et quand il vous faudrait témoigner votre reconnaissance au Seigneur, qui vous a délivré sans condition aucune, vous vous conduisez de la manière la plus folâtre et la plus méprisante; et parce que toutes vos craintes sont dissipées, vous vous hâtez de pousser plus loin encore votre négligence ! Quoi, l'impression produite sur vous par ces calamités aura consisté à faire du plaisir des bains l'objet de vos désirs ! Mais l'usage des bains fût-il permis, est-ce que le triste sort des captifs ne devrait pas éloigner ceux-là même qui ne courent aucun danger, de toute pensée de plaisir ! Des âmes sont en périls, et vous pensez à vos bains, et vous voulez des délices ! Parce que vous avez échappé au danger, vous le méprisez maintenant. Prenez garde d'attirer sur vous la fatalité d'un châtiment plus terrible, d'appeler de nouveau sur votre tête, et en plus grand nombre, les maux dont vous étiez naguère menacé, et d'éprouver la vérité de cette parole du Sauveur : «Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme ... et qu'il retrouve ensuite la maison nettoyée et ornée, il prend avec lui sept autres esprits plus méchants, et il rentre dans cette âme; et le dernier état de cette âme devient pire que le premier.» (Lc 11,24-26) Craignons, nous aussi, que, à peine sortis de ces premières épreuves, nous ne tombions, à cause de notre négligence, dans d'autres épreuves plus terribles. Je sais bien que vous vous préserverez d'une telle folie; mais il vous faut de plus contenir ceux qui dépassent la mesure convenable, il vous faut les réprimander, les corriger, afin que, selon la parole de Paul, nous nous réjouissions sans cesse,

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

et que nous acquérions, soit par nos bonnes actions, soit par notre sollicitude à l'égard du prochain, une récompense abondante et pour la vie présente et pour la vie future, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel, la gloire, l'honneur, l'adoration soient au Père, en l'unité du saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.